

Catherine Poulain est née à Barr, près de Strasbourg, en 1960, fille de pasteur et de professeure d'histoire-géographie.

Elle voulait être vétérinaire, mais n'était pas assez bonne en maths. Ensuite elle a voulu faire des travaux d'hommes.

A 20 ans elle part à Hong Kong, où elle trouve une place de barmaid, et commence à prendre des notes, avide de découvrir et fixer dans ses carnets « un monde onirique qui se mélange au réel ». Après un bref retour en France, elle repart, poussée par ses envies de grands espaces et d'expériences : Colombie britannique, Mexique Guatemala, Etats-Unis... Au gré de ses voyages, elle a été employée dans une conserverie de poissons en Islande et sur les chantiers navals aux U.S.A., ouvrière agricole au Canada, pêcheuse pendant dix ans en Alaska. De retour en France, elle est tour à tour saisonnière, bergère et ouvrière viticole, en Provence et dans les Alpes de Haute-Provence. Elle vit actuellement dans le Médoc.



« Le cœur blanc » est son deuxième roman, après « Le grand marin », éditions de l'Olivier, 2016



« **Le cœur blanc** », éditions de l'Olivier, octobre 2018

« Le cœur blanc », synonyme de cœur pur, dans lequel la nature mène le bal, est imprégné de violence, de désir et de drame. » (Le Parisien)
Catherine Poulain décrit un autre monde qu'elle connaît bien, pour l'avoir beaucoup exercé : celui des saisonniers. Elle écrit pour parler de gens dont on ne parle pas beaucoup, des tâcherons de la terre qu'elle appelle "**les enfants de la route et de l'errance**".

Un roman charnel et envoûtant.

«Le chant glacé et mélodieux de la rivière, sa peur, le poids terrible d'une attente folle entre les remparts des montagnes qui la cernent, mais quelle attente cette épée qu'elle pressent toujours, suspendue dans la nuit des arbres qui l'écrase – sur son cœur blanc, sa tête rousse de gibier des bois. Oh que tout éclate enfin pour que tout s'arrête.»

Pour Rosalinde, c'est l'été de tous les dangers. Dans ce village où l'a menée son errance, quelque part en Provence, elle est une saisonnière parmi d'autres.

Travailler dans les champs jusqu'à l'épuisement ; résister au désir des hommes, et parfois y céder ; répondre à leur violence ; s'abrutir d'alcool ; tout cela n'est rien à côté de ce qui l'attend.

L'amitié – l'amour ? – d'une autre femme lui donne un moment le sentiment qu'un apaisement est possible.

Mais ce n'est qu'une illusion.

En suivant, une interview donnée en octobre 2018 dans l'Express...

Catherine Poulain, 58 ans, qui a déjà connu mille vies et affronté mille tempêtes, a tenu bon. Elle a quitté son métier de bergère, s'est installée dans le Médoc et s'est remise à l'écriture. De ses carnets de notes, noircis à partir de ses 23 ans, lorsqu'elle était saisonnière en Provence, elle a tiré un roman charnel, emballant, envoûtant, violent aussi, pas consensuel pour un sou. Au centre de son Cœur blanc, la communauté des saisonniers agricoles des années 1980 et 1990, immigrés pour la plupart, "bande de pue-des-pieds, de boit-sans-soif, de crève-la-faim". Parmi eux, deux fortes femmes, Rosalinde l'Allemande aux cheveux rouges, et Mounia, la jeune Kabyle. "J'ai eu envie de casser l'image du Grand Marin, explique Catherine Poulain, les yeux brillants. Ici, il n'y a pas la grandeur de l'océan, le corps-à-corps sanglant avec les poissons que certains trouvent magnifique." Mais une terre âpre, aussi belle qu'angoissante, et une

humanité dure et tendre à la fois. Retour sur la naissance d'une oeuvre en compagnie de son auteure, plus déterminée et authentique que jamais.

Les fruits du succès

"Je n'ai pas compris ce succès. J'étais affolée : était-ce une chance ou une malchance ? N'étais-je pas en train de tout perdre ? Moi qui voulais rester un quidam toute ma vie, allais-je pouvoir écrire comme avant ? Mais j'ai adoré faire le tour des librairies, une expérience extraordinaire. J'étais un peu sauvage : bergère, je ne voyais pas grand monde, j'étais complètement décoiffée et, tout d'un coup, j'ai découvert que les gens étaient bienveillants. Je me suis mise à parler davantage. Et j'ai acheté dans le Médoc, le berceau familial, une vieille petite maison rouge, où il y a tout à faire. Pendant un an, j'ai bricolé. L'argent n'a rien changé à mon mode de vie, contrairement à ce que pensaient certaines personnes de mon entourage. Cela m'avait troublée, un médecin m'a rassurée : 'Ne vous inquiétez pas, ils projettent.' Mon seul luxe, c'est ma voiture, une Diane. Je me suis juste achetée une paire de chaussures, des outils pour ma maison - enfin ! J'ai toujours rêvé de beaux outils - et une tronçonneuse. Je suis contente, je peux faire mon bois."

De la mer à la terre

"En Alaska, j'aimais pêcher, faire partie intégrante de cette vie, être au coeur du souffle, comme les hommes. Pour moi, la vraie libération, c'est la mer. Comme pour la petite Mounia de mon roman, qui pense que les voitures sur l'autoroute et le vent dans les arbres font un bruit de vague. Mais j'ai adoré faire ces saisons en Provence, être en plein soleil, quand ça brûle de plus en plus. J'ai aimé travailler dehors. Ici, j'ai écrit et créé une géographie, je ne veux blesser personne, surtout pas les agriculteurs qui ont une vie dure. J'ai imaginé un village du Vaucluse, 'Pont-de-l'Aygues', un de ces villages encaissés entre des montagnes impitoyables, où les personnages peuvent se sentir enfermés - des Aygues, il y en a plein, 'aygue' veut dire 'eau' en provençal."

L'été aux tripes

"J'aime beaucoup l'automne, j'aime bien l'hiver parce qu'il faut se battre, évidemment le printemps est merveilleux parce qu'on sort de l'hiver et qu'on a eu froid, mais, comme Mounia, j'ai l'été aux tripes. La fin de l'été, c'est le déclin, c'est tragique. Mounia le dit : 'L'été nous a laissés tomber une fois de plus.' On aimerait un été qui dure toujours, qui monte toujours plus haut, et là j'ai songé, il va monter si haut que le drame va arriver : le feu. L'été ne va pas sans la morsure du soleil, le zénith en est l'apogée. Tout ce qui est intense, tout ce qui vous dévore me plaît. Il faut apprendre à donner son corps à fond pour ne faire qu'un avec l'action, ne faire qu'un avec la 'brûlance'. Je parlais de cette folie de l'été à ma mère quand j'étais jeune et elle me disait : 'Arrête, ma fille, tu vas juste finir comme Van Gogh avec la tête éclatée.' Ça, les gens ne le comprendront pas car on vit dans un monde mesuré, contrôlé, où la fuite n'a pas bonne presse. J'ai écrit ce livre car je suis agacée par cette vie pétrie de besoin de sécurité."

Les saisonniers à la peine

"Pendant des années, j'ai planté les lavandes, préparé les greffons, travaillé la vigne, récolté des olives, du tilleul, des cerises, des abricots, des asperges... Tout est pénible. Tout travail physique est épuisant, il s'agit juste de l'accepter. Moi, j'adorais être fatiguée, j'étais dans la danse. Le corps se défend, puis s'habitue, s'endurcit. Il fatigue, se calme, s'apaise. Dans ce roman, qui se déroule entre les années 1986 et 1996, je n'ai pas voulu parler de la pénibilité, mais de l'accueil réservé à ces saisonniers, immigrés clandestins pour la plupart. Ils sont le plus souvent maltraités, vivent dans des cabanons sans eau ni électricité. Il n'y a pas beaucoup de respect là-dedans mais la

peur est des deux côtés. Les saisonniers cultivent parfois la défiance, et ont presque une fierté à se dire : 'Nous sommes des clandestins, nous sommes des errants, d'une autre race.' Très différents des sans-papiers marocains des années 1980, les immigrés de 1996 n'ont plus de racines, ils sont comme des pierres qui roulent. Ils travaillent, se défoncent, travaillent..."

La bière euphorisante

"Nous buvons et buvons encore puis nous tombons. Étrange jeu de massacre. Nous nous relevons le lendemain, la tête éclatée et les neurones en miettes.' : c'est formidable l'écriture, on peut rajouter une bière, en envoyer une autre, et encore une autre... La bière, c'est la boisson parfaite. Ça 'désoiffe' et ça reconforte quand on a bien travaillé. On est bien, ça arrondit les angles et ça euphorise. Sauf que certains ne savent plus s'arrêter. Et l'hiver, c'est très triste, les gens se réfugient dans les rades pour mieux dériver. Il n'y a plus d'espoir. La violence peut surgir. Je me suis amusée à en mettre une dose. J'ai voulu leur en donner, de l'alcool, de la drogue, de l'excès qui tue. Comme lorsque Rosalinde reçoit des coups de son compagnon. Mais, en réalité, elle a un couteau, elle pourrait se défendre, c'est lui qui est plus à plaindre qu'elle. Je fais mourir un enfant, aussi, certes plein de violence et de haine, mais c'est le thème le plus tabou qui soit. Cela va choquer, sûrement. Attention, tous les saisonniers n'agissent pas ainsi. Il s'agit ici d'une histoire, l'histoire d'un embrasement."

Les effluves du désir

"J'ai voulu écrire une histoire sur le désir, ce 'sale désir, sournois, menteur, qui s'impose toujours, envahit, investit, serpent qui paralyse, jusqu'à sa chute qui vient toujours'. Tous ont ce désir qui les tue : le désir de justice, le désir de l'ailleurs, le désir d'aller plus loin, le désir des morsures du soleil ou de celles des hommes et des femmes. Comme tous ces saisonniers vivent avec leur corps en pleine nature, ils ont ce côté animal qui, à mes yeux, est normal. Nous étions parfois comme des petites bêtes, très isolés du monde. Et ces corps vivants ont des odeurs, des effluves, de tabac, de fruits rouges, de sueur, d'alcool, je suis contente de les avoir évoquées, elles font partie du monde."

Le prix de la liberté

"Ces années de récolte ont été pour moi synonymes de liberté, une liberté gagnée sur le froid, la chaleur, le travail dur. Mais j'étais dehors, je me sentais vivante. Une fois la saison finie, il fallait retrouver du travail. Il y a là une espèce de nomadisme qui me convenait parfaitement. Tout cela me manque aujourd'hui. Heureusement que j'ai ma maison rouge à bricoler. Sans elle, je deviendrais folle. Je dispose d'un immense jardin et comme je veux construire des cabanes dans les chênes, et des passerelles entre elles, qui sont autant d'espaces de liberté. Je crois que rien ne sera jamais terminé."

"Et puis il y a la liberté de l'écriture et de la fiction. Au début, je n'osais pas inventer et donner du 'je' à une fille de harkis. Je ne pouvais pas m'approprier une histoire qui n'est pas la mienne. Finalement, j'ai compris que j'avais tous les droits. J'ai pris aussi la liberté d'écrire cette fin, terrible. J'étais attablée dans la cuisine de ma petite maison glacée et je pleurais. Comme beaucoup, je préfère les livres de Barbara Cartland qui se terminent bien, mais non, c'est le destin, on ne peut pas arrêter le cours des choses quand elles s'embrasent. Il y a un point de non-retour. Pendant un temps, je déclarais à tout le monde : 'J'ai fini mon livre, mais je le déteste.' Maintenant, je l'ai apprivoisé, je commence à l'aimer."

Interview de Marianne Payot, L'Express.